

## COMMENT POINT N'ÊTRE FOU...

Pierre Boismenu, 17 juin 2022

Le nouveau thème de l'année dont vous avez eu, il y a près de deux mois, le titre (*De quoi être fou...*) et l'argument, a été élaboré collectivement par les cinq membres de notre CA, et son texte travaillé à la lettre jusqu'à s'accorder sur cette orientation du travail que nous proposons au Cercle pour 2023/2024, chacun pour son compte pouvant s'y retrouver à sa manière. Je vais aujourd'hui pour ma part en rendre compte, donner une version possible à ce thème. Et chacun des membres du CA en présentera la sienne durant la mandature en cours.

À quoi sert ce qu'on appelle ainsi « thème de l'année » ? Ça vise en particulier à permettre au défilé des réunions-débats des mercredi ou samedi après-midi, et au travers de leur inévitable et même nécessaire hétérogénéité, de faire résonance d'un exposé à l'autre. Là, je ne fais rien d'autre que reprendre ce leitmotiv de l'association, rappelé souvent à chaque changement de CA et à chaque fois bien difficilement mis en œuvre, ce qu'on appelle depuis la fondation le dispositif du « cadavre exquis » engageant à faire rebondir d'une intervention sur l'autre sur un mode associatif. Ce qui n'exclura pas bien sûr d'autres interventions qui s'imposeront ponctuellement, ni surtout dans les premiers temps de laisser la place à celles et ceux qui ont travaillé en vue du colloque qui n'a pu avoir lieu, dont le thème « L'enfant au monde » pourra chevaucher au début le nouveau. Mais il serait attendu qu'autant que possible les prises de parole, surtout des membres du Cercle, s'inscrivent plus ou moins dans le thème de l'année et se fassent écho.

C'est en partie pour le favoriser que nous avons délibérément retenu une formulation passablement équivoque, tant sémantiquement que syntaxiquement, pour autoriser une pluralité d'entrées dans le questionnement proposé. Ce titre *a priori* vaut donc moins comme une conceptualisation que comme une manière d'offrir une *tonalité* d'ensemble aux diverses interprétations que ce thème, à prendre donc plutôt au sens musical, pourra inspirer aux uns et aux autres, à partir et en fonction de leur cheminement singulier.

\*\*\*

Pour autant, *équivoque* ne signifie pas *fourre-tout* : le signifiant « folie », ne nomme certes pas une catégorie logiquement ou épistémologiquement déterminée en psychanalyse et appelle des traductions diverses selon l'angle où on tente d'en appréhender l'incidence dans nos pratiques. Traductions qui dès lors engendrent surtout de l'intraduisible en reste : *ça*, ce qu'on qualifie de « fou », la « chose-fou » en deçà de ses objectivations et conceptualisations (psychiatriques par ex.), désignant d'abord une insistance, ce qui *insiste* dans et par son *indétermination* conceptuelle. Par là, a minima, **s'appréhende**

**paradoxalement ce qui de l'humain lui serait le plus « propre » mais de précisément l'excéder**, c.-à-d. *déborder* ce qu'il entend s'approprier comme justement son être le plus « propre ». Autrement dit, *en deçà* tous les efforts pour en arraisonner « l'excédence » sur la normalité, folie est *çà* qui échappe à la prise du *parlêtre* sur lui-même **et qui pourtant trahit son plus extrême possible**, pour parler comme Georges Bataille quand il entend, dans *L'Expérience intérieure* « vouloir aller jusqu'au bout du possible <sup>1</sup> ». Mais je ne peux ici faire mieux que citer surtout, comme en exergue de mon propos et qui en donnera le fil principal, la sublime formule bien connue de ce cher Pascal, celui, qu'à Dieu ne Blaise, j'appelle par-devers moi un *folisophe* : **« Les hommes sont nécessairement fous... Et ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être point fou. »**.

Ce qu'on dé-nomme ainsi folie, une telle source de désordre, n'a bien entendu pas attendu la psychanalyse pour insister à travers de multiples noms et dans divers contextes civilisationnels depuis des siècles (*hybris, mania*, etc., pour ne citer que quelques noms grecs), que ce soit d'ailleurs pour le meilleur ou pour le pire, l'ambivalence de ses mentions en étant une marque spécifique, entre *effondrement et affolement*, *entre détresse et surexcitation*, *entre errance et extase*, comme il est dit dans l'argument... Mais je m'en tiendrai forcément à notre époque, puisque c'est celle-ci qui fait le contexte de la psychanalyse.

Notre époque...

Époque dite « *moderne* » où a progressivement prévalu sur d'autres assignations de la folie sans forcément les abolir totalement (comme le *diabolique* par exemple) celle de **déraison**, comme l'a magistralement mis en évidence dans les années soixante *L'Histoire de la folie* de Michel Foucault. Ce qui est dire que c'est au regard du principe de **raison**, censé ordonner le monde humain, en définir le progrès historique comme advenue du *raisonnable* assimilé à la Civilisation avec un grand C, voire deux C comme dans oCCidentale, que peut être dit fou *qui* a perdu l'usage de la raison ou *quoi* du monde qu'il se figure en manifeste le défaut : *qui a perdu la tête* censée aux commandes, *perdu les pédales* supposées réguler raisonnablement, *perdu le Nord* que la raison indique, *perdu le sens commun* qu'elle donne en partage...

Or, c'est ce dans quoi la psychanalyse, dès son départ, a enfoncé un coin : l'invention freudienne du savoir insu de l'inconscient, du pulsionnel an-archique, de la scandaleuse sexualité infantile, etc., jusqu'à la sulfureuse pulsion de mort prenant acte du désastre civilisationnel de la « Grande Guerre », ont fait passablement dérailler les attendus régulateurs ou structurants de la raison à l'œuvre et se voulant triomphante, et ont contraint l'analyste sinon à purement déraisonner du moins à inventer une « *nouvelle raison depuis Freud* », comme Lacan l'énonce en sous-titre de *L'Instance de la lettre*. Lacan qui, dès le début,

---

<sup>1</sup> Ce dont pourra nous parler Jacques Nassif, à propos de ses deux derniers livres.

affirme à l'instar de Pascal qu'il y a un noyau structurel de folie en tout humain. Lacan qui excède aussi la prudence première de Freud quant à la prise en charge par le psychanalyste de ceux qui se manifestent comme – disons – de « vrais fous », lesdits « psychotiques » traités jusqu'ici au titre de la « maladie mentale ».

Se dessine alors pour le moins une appréhension de ladite « déraison » qui ne la réduise pas, *a priori*, à des défaillances de la machine rationnelle ou de la faculté raisonnante mais l'inscrive en son cœur même, qu'on l'approche comme faisant trou sans fond ou comme foisonnante d'incongruités. Et la suite du parcours de Lacan, à mon sens, ne cessera d'accentuer que ce serait bien en effet être fou de cet « autre tour de folie » pascalien que de penser n'avoir pas au moins un grain de folie, ***ne serait-ce qu'à tourner psychanalyste*** – d'où la passe. Et s'il s'agit bien de ne pas succomber à cet « autre tour de folie » de la raison qui prétendrait nier son ombre portée de folie foncière de l'humain que Pascal dit « nécessaire », il y aurait la nécessité en psychanalyse d'un *double-tour* entre raison et folie, que j'essaierai d'envisager à la fin...

Auparavant, je voudrais préciser en quoi l'élaboration analytique de cette « *nouvelle raison depuis Freud* » nous a nécessairement engagés dans une dialectique tant pratique que théorique, dialectique non hégélienne c.-à-d. sans troisième temps synthétique, maintenant plutôt au contraire une *tension* opératoire entre des pôles ou horizons divergents, et qu'il convient, je pense, d'assumer dans ce que j'appellerai *l'arc analytique de l'écoute*.

*Ce qui, entre parenthèses, justifie entre autres motifs l'hétérogénéité au fondement du Cercle freudien.*

En l'occurrence, je partirai du bord lacanien de cet arc, en me référant non à un maître de vérité qui aurait tout dit et donc raison, mais à l'analysant continué au-delà de sa cure, singulièrement à l'œuvre dans le Séminaire XX, *Encore*, décisif à mon goût, car manifestant entre autres une bascule opérée d'un amour de transfert (pour la psychanalyse) vers un transfert (psychanalytique) à l'amour, visant un « *nouvel amour* », rimbaldien, dont puisse répondre cette « *nouvelle raison merveilleuse et imprévue* » qu'invoque le poète. Et c'est en particulier, je pense, avec ce terme si flottant de ***jouissance***, indéterminable en toute rigueur conceptuelle car il ne participe pas de l'Être que tout ce séminaire refuse, *mais pas sans affinité avec celui de folie*, que Lacan, dans ces années-là, situe ce que je propose d'appeler un *champ/hors-champ* psychanalytique.

Freud avait approché ce hors-champ (du raisonnable) par maints détours moins systématisés, que ce soit le rôle des « affects » non refoulables, l'appréhension « mythique » des pulsions, ou les spéculations de sa « métapsychologie », mais ce qu'introduit Lacan avec ce terme a-signifiant de jouissance, c'est que ce champ où prévaut le registre symbolique, eh bien la pratique analytique y a certes un pied – et bon pied –,

mais ne cesse précisément d'en *jouer avec son hors-champ de jouissance*, lequel comme au cinéma, n'est *jamais dans le champ*, puisque dès qu'on tourne la caméra le hors-champ vient dans le champ et disparaît comme tel, c'est-à-dire est pris dans le filet du langage (jouissance phallique). **C'est donc à faire « miroiter », ou « parêtrer »** (c'est un néologisme du même séminaire) **ce hors-champ qu'ignore par principe la rationalité, que l'effectivité analytique se caractérise**, non en tentant d'arraisonner le hors-champ, de le « saisir », de l'amener au jour du *ça voir*, mais, comme l'a joliment dit Lacan une fois, en laissant ses effets « *émouvoir le signifiant* », en se laissant *toucher* par ses effets de réel.

Mais s'il y a lieu d'en parler tout de même, et si on ne se contente pas de le logifier comme impossible (exercice auquel ne cesse par ailleurs de se livrer Lacan), ce ne peut être qu'en empruntant des tours de langage tout à fait hétérogènes au *logos*, ceux du mythe chez Freud, ou de la « poésie » chez Lacan, même et surtout s'il juge « *n'être pas poète assez* », ou d'autres à charge de chacun de nous de les inventer – on pourra y revenir, en particulier avec les audaces d'un autre style de Michèle Montrelay.

Pour reprendre plus précisément la question dans les termes de cet « autre tour de folie » en quoi s'avérerait le détour par la Raison pour détourner de son envers de folie, il se trouve que la Raison s'est de plus en plus émancipée de son incarnation philosophique depuis les Grecs et sa reprise à l'époque des Lumières, et qu'elle s'est logée dans le discours de la science qui s'impose désormais comme référence princeps du savoir, science entendue en son devenir post-galiléen. C'est donc au regard de ce nom de *science* que Lacan, dans *Encore*, situe la « nouvelle raison depuis Freud ».

La psychanalyse, depuis son début même, dit-il dans ce séminaire, est dans une position foncièrement ambiguë, au point de pouvoir « *prêter à confusion...* » (p. 81). Vieille histoire, questionnement maintes fois réitéré chez Lacan, que celle du statut de la psychanalyse par rapport à la science. Il est repris ici à nouveaux frais, Lacan la ré-énonçant d'une formule acrobatique : « *cette direction d'où le discours analytique peut faire semblant de quelque chose qui serait science* » : la psychanalyse relève de la science mais « en même temps » ce n'est pas une science, c'est un « semblant » de science, ce qui serait science si...

Je vais rapidement le déplier, en trois temps :

(1) En effet, d'une part, elle en *relève* foncièrement, elle en vient, car elle prend son départ, elle tient sa possibilité, de l'existence de cette scientificité en ce que celle-ci évide l'instance du sujet de toute substantialité, disons de toute trace d'« esprit » – sinon le « trait d'esprit » qui en signe justement la rature. Lacan a depuis longtemps énoncé que le sujet de la psychanalyse *n'est autre que* « le sujet de la science », celui cogité par Descartes, même si c'est en tordant son « je pense, je suis » et en donnant au sujet le statut d'*effet* du signifiant, comme il le rappelle : « Il y a, selon le discours analytique, un animal qui se trouve

parlant, et pour qui, d'habiter le langage il résulte qu'il en est sujet. »

La psychanalyse est une discipline de l'époque de la science aussi parce qu'elle partage avec la science, qui lui est donc contemporaine, d'en avoir fini avec la représentation du monde comme cosmos, c'est-à-dire comme un univers clos sur lui-même où se reflètent l'un l'autre le microcosme (de l'humain) et le macrocosme (de son monde)<sup>2</sup> : « La psychanalyse, en tant qu'elle tient sa possibilité du discours de la science, n'est pas une cosmologie... certes l'inconscient est supposé de ce qu'en l'être parlant, il y a quelque chose qui en sait plus que lui, mais ce n'est pas là un modèle recevable du monde. »

(2). Oui, mais... d'un autre côté, la psychanalyse n'est pas science, car elle est justement, *à son bord*, ce qui prend en compte la *question du sujet* même que la science a réduit à une *place vide*. Non certes pour le re-substantialiser, le re-spiritualiser, puisqu'il n'advient que comme *effet* (du signifiant) mais pour lui donner *lieu d'en ex-sister*, de *se tenir* de ce rien d'être substantiel, d'advenir comme « je » là où ça était avant qu'il ne soit question d'être, c.-à-d. susceptible d'être dit. En ce sens, la psychanalyse « récupère » dans les « poubelles » de la science les « déchets » que celle-ci y a jetés à ne rien vouloir savoir du langage dont elle use pourtant.

La psychanalyse est alors amenée à renouer d'une certaine manière, certes ambiguë, avec la *consistance* « *psychique* » que les traditions véhiculent de mille manières, mythiques, religieuses, para-psychologiques, poétiques... et qui fait contrepoids au formalisme scientifique. À commencer par la prise en compte du rêve, cette voie royale freudienne vers l'inconscient « C'est l'éternelle ambiguïté du terme inconscient... La psychanalyse... n'est pas une cosmologie bien qu'il suffise que l'homme rêve pour qu'il voie resurgir cet immense bric-à-brac, ce garde-meuble avec lequel il a à se débrouiller, ce qui en fait assurément une âme, et une âme à l'occasion aimable quand quelque chose veut bien l'aimer ». Oui, chez Lacan, on trouve de l'âme, via l'amour qui, dit-il, « âme l'autre », comme Michèle Montrelay en parle à sa façon, certes bien différente, dans sa préface au livre de Bettelheim, *Freud et l'âme humaine*... Même si un certain usage lacanien tend à faire passer dans les dessous le « psych » de « psychanalyse » ne serait-ce que pour prendre ses distances par rapport à la psychologie, la logique du signifiant reste appareillée à ce qui consiste comme *psychè*. Consistance psychique qui fait sans doute la texture humaine de l'homme, son opacité et sa profondeur, là où la science ou le scientisme voudrait la rendre « transparente »...

La traduction du livre clé de Freud par *Science des rêves* apparaît alors comme un apparent oxymore, tout à fait remarquable car il est constitutif de la psychanalyse, qui se situe précisément au *gond* (*cardo*) *entre science et rêve*, entre une ambition de

---

<sup>2</sup> il renvoie précisément sur ce point à Alexandre Koyré, dont le maître ouvrage est titré : *Du monde clos à l'univers infini*.

mathémiser pour se « transmettre intégralement » et une immersion dans une lalangue « primitive » dont Freud avait déjà la « préscience » dès 1890 : « Les mots sont l'outil essentiel du travail analytique car les mots ne sont rien d'autre que magie décolorée... Il s'agit donc, dans une cure, de rendre aux mots la puissance d'évocation qu'ils possédaient têt dans l'histoire, têt dans la vie, de les écouter à la manière des enfants et des hommes des premiers âges. »

(3). La psychanalyse est donc en balance, ou fait la balance, entre le discours de la science dont elle peut *faire semblant* et le « garde-meuble » de la *psychè* qu'elle peut *faire parêtre, miroiter*. On pourrait imaginer ce site flottant de la psychanalyse par une porte battante, entre deux espaces, genre porte de saloon, entre cow-boys conquérants et indiens résistants sinon résiduels. Plus sérieusement, si la psychanalyse *relève*, comme on l'a dit, de la science au sens où elle y trouve son acte de naissance, elle *en fait relève*, au sens cette fois de la reprendre, de redresser ce qu'elle a forclos de *matérialité* « *psychique* », qui s'appellera par exemple avec Lacan « la lalangue dont est fait l'inconscient », même si avec elle, on ne peut pas dire à proprement parler que ça *est* dont par conséquent pouvoir en principe *rendre raison*, mais que ça *se jouit* quitte à risquer d'en devenir fou.

Cette image de la « porte battante » signifie que la psychanalyse n'est pas simplement assignable à un champ de savoir rationalisable. Si on peut parler d'un « champ » analytique, disons le « champ freudien », ce sera celui d'un savoir fût-il insu fait de « représentations inconscientes » dirait Freud, ou de « signifiants », dirait Lacan, ce qui peut situer la psychanalyse en effet du côté de la science, du *logos*, du discontinu des signifiants, et donc susceptible d'être logiciée, mathématisée, même si c'est au prix d'en tordre la rationalité – qu'on aspire comme Freud à ce que la psychanalyse converge un jour avec la « vraie science » (le « socle biologique », voire la physique) ou qu'on en prenne son parti avec Lacan, d'assumer son statut de « semblant de science ».

Mais « Psychanalyse » nomme en même temps, en excès d'un champ de savoir (« psycho-pathologique ») auquel peut la réduire à son gré le discours universitaire, ce qui n'a lieu effectivement que comme une *praxis*, un « psychanalyser », qui *donne lieu* (au sens d'occasion, d'événement) à des passages incessants d'un champ à l'autre, *ou plutôt joue d'un champ à son hors-champ*, au risque de paraître parfois délirer aux yeux des docteurs graves.

On peut dire aussi que ce battement champ/hors-champ, champ du langage/hors-champ de jouissance (Lacan), ou « espace-temps fragmentaire » des représentations/« champ flottant » des affects (M. Montrelay effectuant son retour à Freud), nomme justement l'étrangeté de ce *lieu-dit* de l'Inconscient, que Lacan, dans le Séminaire XI cerne pour cela temporellement, comme un *battement ouvert/fermé*. En d'autres termes, dire que le « discours de l'analyste », au-delà de sa présentation spatialisée première dans le schéma des 4 discours comme une *configuration* particulière parmi quatre, *ne s'avère de fait qu'au moment des changements de discours* (toujours le séminaire *Encore*), c'est bien dire qu'il

ne vaut pas en dernier ressort comme référé à un discours constitué, un champ de rationalité, mais que *l'acte analytique*, ponctuellement hors discours sinon hors dire (en acte), se manifeste par des passages par le « hors-champ », aussi inassignables et intenables dans l'espace-temps du « monde » soient ces *événements analytiques contingents*. Le « nouvel amour » qui en ferait signe reste certes encore énigmatique, mais ce qui est sûr, c'est que décidément, si « nouvel amour » il y a qui fait signe de tels passages, pas-sages du tout, cette question de l'amour immanente au transfert est cruciale pour notre pratique, même et surtout si elle échappe à la scientificité.

\*\*\*

J'ai parlé jusqu'ici d'époque dite « moderne », dont le séminaire de 1971 prend acte non pour asseoir la psychanalyse dans une « extraterritorialité » (comme si les analystes et leurs analysants étaient des extraterrestres !), mais pour y situer *l'excentricité* de la pratique analytique et de ses théorisations afférentes qui suppose donc une « nouvelle raison » pour en rendre compte. *Chacun de nous ici, passant à l'analyste, a pu éprouver l'écart voire le saut dans la pensée qu'il lui a fallu opérer par rapport à la modalité de raison prégnante jusqu'ici dans son domaine de départ, que celle-ci ait été psychiatrique, psychologique, philosophique ou autre...*

***Mais en sommes-nous encore exactement là ?*** Depuis cinquante ans, et surtout le tournant du siècle, il semblerait bien que le monde humain connaisse un nouveau tour de folie, qu'il soit peut-être en passe *de pousser la logique de l'époque moderne à son comble*, au point de faire basculer dans un monde actuel que certains appellent par exemple « postmoderne ». Formule sans doute très approximative et peu éclairante mais qui a le mérite de dire à la fois une continuité avec la précédente, et en même temps peut-être plus qu'une accélération, une rupture de régime, un passage à la limite qui expédie vers un monde autre dont on appréhende la venue sans en saisir la vérité, car cette *modernité poussée à son comble* en change qualitativement la teneur, soit, ce que j'en retiendrai ici : ***un monde fou de raison***, c.-à-d. plus seulement une folie intrinsèque aux humains que l'exercice de la *raison-logos* s'efforçant de structurer un être-au-monde vivable tente de *recouvrir* au prix de refoulements ou de *démentir* au gré de clivages acrobatiques, ***mais une folie de la raison-même en son déploiement strictement rationnel sans limite***<sup>3</sup>, qui pourrait confiner à un

---

<sup>3</sup> Ou en d'autres termes, kantien, une rationalité ramenée exclusivement à ce qu'il appelle « l'entendement », déshabillée de son entour de « raison pure » dont Kant traite sur le plan de la connaissance en termes de paralogismes et autres errements, donc un peu « folle », pour le moins inefficace dans la « réalité », mais qui avait la vertu de porter au questionnement, à la pensée comme « activité psychique ». *A fortiori*, dans la dimension éthique, la réduction du *parlêtre* au « cognitif » abolit la confrontation à l'acte (dit par Kant encore

régime totalitaire de la pensée dont le délire transhumaniste donne un avant-goût. Un monde associant *discours du maître au pouvoir et puissance technoscientifique*, où va s'imposant, via la technologie mais pas seulement, un **emballement de la puissance rationnelle identifiée à sa stricte faculté calculante** <sup>4</sup>, à cette opérativité qui se fait valoir dans ce maître-mot magique de l'époque, l'« intelligence », supposée résumer le psychisme réduit à la performativité d'une conscience, et qui peut dès lors aussi bien se déléguer à une machine, la fameuse « intelligence artificielle ».

*(Petite parenthèse) : On peut remarquer au passage que notre Pascal s'y connaissait à ce propos, lui qui est réputé avoir inventé les prémices/prémises de cette machine à calcul, devant laquelle, qui sait, peut-être aura-t-il reculé, d'en pressentir le nouveau tour de folie qu'elle emporterait ?*

En tout cas, il ne s'agit pas ici de dénoncer les inventions technologiques en elles-mêmes : le vivant qui le premier s'est mis à tailler des silex s'est engagé sans retour dans un devenir technique, dans le régime de l'artifice. Il s'agit plus largement de la voie ouverte à une *machinisation généralisée* du monde, qui est à l'œuvre même sans technologie, par exemple dans le dit-*management* dont on entend de plus en plus se plaindre nos patients, qui les réduit au travail à des places interchangeables et à des injonctions de performance, ou aussi bien, plus proche de notre pratique, dans le *discours comportementalo-cognitivist*e où tout effet sujet, sujet à l'inconscient, disparaît dans la seule fonction dite *cognitive*. Et il faut bien dire que la psychanalyse a pu un temps, sinon y contribuer, du moins être tentée d'approcher quelque chose de cette « fabrique », quand Lacan, au temps de *L'Instance de la lettre* ou de *La lettre volée*, c.-à-d. dans le moment où il s'agissait pour lui de mettre à jour la dimension du symbolique en la dégageant de l'imaginaire, ne reculait pas à recourir par exemple à la « théorie des jeux ». Mais c'était avant que ce symbolique s'avère « troué » (avéré dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*)...

« Le monde est fou », entend-on dire de plus en plus, y compris sur les divans, dans l'angoisse ou la dépression. Le monde n'est pas fou d'aujourd'hui, bien sûr : comme me le disait récemment une analysante, « la planète est malade de l'humain ». Qu'on l'épingle comme sauvagerie, barbarie ou autres doux noms, l'histoire des sociétés déborde de ce qui excède l'usage tempéré du « *geste et de la parole* » (Leroi-Gourhan). Et aujourd'hui même, toutes sortes de pures folies déchirent le monde qui ne manquent pas de se ressourcer dans

---

« moral », l'« impossible » du « devoir », qui appelle le sujet au-delà du moi-même), et engage à ce pragmatisme qui domine actuellement et réduit toute conduite à l'intérêt, dimension du désir forclosé, et à son seul critère, l'efficacité. Cette dernière considération est perspicacement mise à jour par Christian Fierens, au prix de faire muter le principe moral de Kant en ce qu'il appelle le « principe de jouissance ».

<sup>4</sup> Dans une vie antérieure, quand j'étais prof de philo, sollicité avec d'autres pour proposer des sujets de bac, j'avais proposé : « calculer, est-ce penser ? », qui avait d'ailleurs, à ma grande surprise, été retenu cette année-là en série math'élem...

.

les pires traditions. Ce à quoi les psychanalyses de l'infime minorité de sujets qui en bénéficient, fussent-elles « réussies », ne peuvent pas grand-chose, ni à l'éclatement des guerres, ni à l'accroissement exponentiel des inégalités ni à la menace d'extinction du vivant... Car entraver le mortifère (l'entropie) de cette folie anthropique première *dans son extension collective* et que Pascal dirait peut-être tragiquement « nécessaire », est du ressort d'une tout autre *praxis* que la psychanalyse, la *praxis politique*, qui engage le collectif et mobilise en chacun de nous le citoyen, ses prises de position et de décision au regard du réel du *socius*. Réel de la socialité qui n'est pas équivalent, superposable, au réel (disons) psychique en jeu dans l'expérience analytique, même s'il y a quelque interférence. Et on sait d'ailleurs combien peut être désespérant cet art de gouverner ou plutôt de « se gouverner » dont Freud notait son impossible propre.

L'impossible que rencontre l'art de psychanalyser, qui opère au un par un, est d'une autre facture, ou fracture. Il est de structure, de ce que le *parlêtre* est tel, comme le dit Olivier Grignon, que « la signification ne cesse de masquer que l'exclusion de la jouissance [ce que j'appelle son hors-champ] est la conséquence majeure du discours <sup>5</sup> ». Mais ce que je voudrais souligner, et qui est peut-être nouveau dans le contexte de notre époque, celle de la *machinisation* plus seulement des chaînes de production matérielles (qui a commencé au moins depuis deux siècles), mais du lien social et partant des appareils psychiques qui s'en tiennent, le tout au nom d'une stricte rationalité, ce qui serait nouveau, donc, c'est qu'un joint, fût-il en torsion, s'opère de façon plus directe entre ce qui se passe ou s'impasse dans le social actuel et les enjeux du psychanalyser. Et donc nous engagerait à en tenir le plus grand compte pour que cette pratique se perpétue. Non pour qu'elle s'y adapte, au sens de se conformer à ce nouveau tour de folie, mais pour en répondre en se réinventant peut-être une « nouvelle nouvelle raison », cette « *nouvelle raison depuis Lacan* » comme nous le suggérons timidement dans l'argument.

Depuis Lacan, celui d'après 70, qui semble alors avoir vu venir notre « aujourd'hui », c.-à-d. une mutation civilisationnelle qui va beaucoup plus loin dans la remise en cause de ce qui a fait jusqu'ici le lit sociétal pour le divan. Il semble bien en effet en avoir eu l'appréhension, sinon la conceptualisation, ne serait-ce qu'avec l'invention du 5<sup>e</sup> discours, dit capitaliste, lequel n'est pas qu'un rajout aux quatre mais vient en perturber sérieusement la « ronde » entre eux qu'était censé assurer le nouveau venu discours de l'analyste, pas sans faire place, eux quatre, à de l'impossible (réel), alors que le DC prétend « *tourner rond* » sans butée et « *se consommer jusqu'à se consumer* ». Ce qui ne signe pas forcément l'obsolescence du discours analytique, mais contraint à en repenser l'effectivité dans ce nouveau contexte sous peine de disparaître (mort de la psychanalyse que Lacan pouvait envisager).

---

<sup>5</sup> Cf. *Peut-on réduire une analyse à son ultime ?*

Est-ce qu'il s'agit seulement de la défendre fermement, ou de la retoucher, la déplacer, voire la refonder ? La question est ouverte. La psychanalyse n'est en soi ni une sociologie, ni une anthropologie, ni une philosophie, encore moins une politique comme telle qui prétendrait intervenir dans le collectif, sinon parfois comme « lanceurs d'alerte » civilisationnelle, mais les réponses en passent d'abord (sans y rester), par le fait de s'aviser sérieusement *du « nouveau monde »* qui nous vient, et d'essayer de prendre la mesure des bouleversements dans l'actuel, spécifiquement de ce qui parmi eux a incidence sur ce que nous faisons en proposant des analyses aux individus plus ou moins déboussolés qui nous viennent au un par un et font encore pour le moment l'essentiel de notre « patientèle », ou ceux qui pourraient nous venir (ou pas si nous restons rigide sur nos acquis) sur d'autres bases que celles que nous connaissons.

Cliniquement, comment ne pas être déjà sensible à un bruitage de fond de l'univers psychique des patients qui affecte en particulier le rapport à la parole et au temps <sup>6</sup> : parole qui tend à tourner à vide dans les médias, sans butée, sans adresse déterminée, sans amour de transfert ; et temps qui voudrait se réduire à l'immédiateté d'un dit « temps réel », c.-à-d. sans prendre « le temps qu'il faut » (en analyse notamment) et en voulant ignorer *le réel du temps*, son irréversibilité. Donc sans passé : notre époque est « de plus en plus pauvre en expérience », notait déjà Walter Benjamin, repris par Agemben (*Enfance et histoire*). Et sans à venir : il y a eu l'époque des *prophètes* qui ouvraient un avenir, on est à l'époque des *prothèses* qui pérennisent un présent de survie ; les derniers prophètes auront été les punks qui annonçaient *no future*.

Alors, *Quelle éthique pour la pratique psychanalytique aujourd'hui ?*, c'était l'interrogation proposée il y a trois semaines à Barcelone au congrès du Mouvement *Convergencia* dont le Cercle est membre, fortement animé par nos collègues latinos très au fait de l'actuel et qui portent avec vivacité la parole de l'analyse dans le « nouveau monde ». Auprès desquels les Européens présents pouvaient paraître un peu fatigués. Ce que nous proposons avec ce thème de l'année pourrait être une voie pour oser les rejoindre dans leur effort pour se confronter aux nouveaux tours de folie, à partir de notre expérience analytique qui est riche de plus d'un siècle de subversion dans la modernité...

\*\*\*

Pour le dire selon le biais de mon propos d'aujourd'hui, je proposerai alors cette formule pour la psychanalyse à notre époque qui m'est venue comme ça, dans le fil de l'écrire :

---

<sup>6</sup> Cf. « Comment porter la parole aujourd'hui ? », intervention au Congrès de Convergencia, Barcelone 5 juin 2023.

**comment ne point être fou...** : sans ponctuation finale. Et donc dans toute son équivoque syntaxique là encore : à savoir, entre la formule interprétée comme une assertion exclamative (impossible de ne pas l'être !) qui énonce une *exigence* de ne pas céder sur certains brins de folie dont est tissée l'intensité de l'existence, et la formule cette fois interprétée avec un point d'interrogation (comment l'éviter ?), comme *l'indication* d'une voie pour revenir à une certaine raison, *raison PHI* du désir qui rende vivable la précarité d'être-là. Équivoque autrement dit, entre un *tour de lucidité* qui ne fait pas l'économie d'en passer par quelque chose d'un peu fou donnant à vivre vraiment, « *vivre, ce qu'on appelle vivre* » (*dixit* Lacan), et une *orientation* qui vise à s'extirper de l'intensité passionnelle menant au pire ; ou encore, pour reprendre deux célèbres formules lacaniennes dont on ne mesure pas toujours l'écart, entre *éthique du réel* et *éthique du désir*. Bref : quelque chose comme une « *folie lucide* », histoire d'emprunter cet apparent oxymore au titre d'un ouvrage ancien du psychiatre Ulysse Trélat<sup>7</sup>...

Tout dépend bien sûr de ce qu'on entend par telle folie ou telle raison, et sachant que ce paradoxe anime la psychanalyse depuis son départ, mais que pour le moins c'est à retrouver pour l'actualiser. Comment jouer de cet écart qui tend ce que j'ai appelé *l'arc* dont le psychanalyste est censé tenir les deux bouts ?

Puisque je suis parti de son pôle lacanien, au risque de paraître un peu trop lacanophile, j'aggrave mon cas en continuant, et en évoquant le virage borroméen d'après 70, contemporain de l'invention dudit « discours capitaliste », que j'ai rapporté à l'appréhension d'un nouveau « lien social », paradoxal puisqu'il *délie* plutôt et engendre ce que j'appellerais les « errants du libéralisme » ou plutôt du « libertarianisme », pas sans provoquer en retour de fortes résistances, réactionnelles voire réactionnaires, ce qui n'est pas sans rappeler ce que Deleuze et Guattari, dans *L'Anti-Œdipe*, appellent de ces mots à la limite du prononçable : *déterritorialisation/reterritorialisation*.

Je ne me lancerai pas ici dans les arcanes de la topologie des nœuds. Juste noter, pour ce qui nous intéresse ici, que d'une certaine manière, restée sans doute très abstraitement théorique malgré les travaux de certaines écoles qui tentent d'en inférer une clinique nouvelle, ce nouage des trois registres met un terme au primat du symbolique, même déjà troué, et redonne en particulier à l'imaginaire un statut équivalent aux deux autres comme dimension de la *consistance*, et il ouvre la voie au sein même du lacanisme à prendre au sérieux ce « *bric-à-brac, ce garde-meuble* » du psychisme qu'il avait évoqué encore ironiquement dans *Encore*, ce que d'autres analystes avaient pour leur part toujours pris en compte, à l'exemple notoire de F. Dolto et son « image inconsciente du corps ». Ce qui rompt avec un tout-symbolique que justement on peut rapprocher du tout-rationnel que la post-

---

<sup>7</sup> Ulysse Trélat, republié aux éd. Frénésie, Paris 1988.

modernité, selon mes précédentes élaborations, porte à son comble et qui constitue cet « autre tour de folie » contemporain.

Sans rentrer ici dans un travail spécifique qui serait nécessaire pour l'argumenter, j'ajouterai qu'à mon sens, le fameux nœud à trois est de l'ordre d'un idéal, disons même un fantasme théorique, ce que j'appelle par-devers moi « le nœud de Dieu », c.-à-d. qui ne fait pas place en son sein pour le sujet divisé. Ce dont Lacan lui-même s'est d'ailleurs avisé, disant après coup que « *ce nœud ne tient que de mon dire* », et qu'il s'est obligé, à partir de son immanquable ratage pour autant qu'un *parlêtre* s'évertue à ex-sister, (pas sans le réel du *sinthome*) à bricoler divers nœuds à 4, voire l'énigmatique nœud borroméen généralisé...

Pour ma part, il me paraît beaucoup plus juste cliniquement de pratiquer l'analyse dans *la tension d'une double écoute*, disons d'oreilles nécessairement divergentes, l'une qui privilégie *le joint du symbolique et du réel*, l'autre *le joint de l'imaginaire et du réel*, pas l'un sans l'autre, mais comme deux bords de l'arc d'où peut être tirée la flèche de l'acte analytique, et sans donc prétendre à l'absolu d'une « globalisation » à la limite délirante. Pour parler une dernière fois à *partir de Lacan*, lui-même avait relevé ce grand écart dont la pratique fait le sel de l'exercice analytique : le 4 mai 72, dans les conférences à Sainte-Anne (*Le savoir de l'analyste*) tenu en parallèle du séminaire *...Ou pire*, il dit soudainement et sans lendemain immédiat (c'est un hapax) : « Il y a deux horizons du signifiant, un maternel qui est aussi le matériel, et puis il y a l'autre, écrit, le mathématique. »

Lui-même, malgré les inflexions vers la « poésie » et l'insistance pour faire passer du *raisonnement* entre dits à la *résonance des dires*, privilégiera plutôt le premier horizon, au risque de côtoyer ce tour de folie proprement rationnelle qui veut oublier que la *psychè* est « nécessairement » folle de naissance (de n'essence), quoique ce tour du mathème intégralement transmissible soit très tôt chez Lacan rigoureusement entamé de réel, cet impossible à saisir qui fait butée au disqu'ourcourant et l'empêche de « tourner rond » à l'instar du délire du discours capitaliste, *l'instance de la lettre battant entre littéral et littoral*.

Toujours est-il que *la porte à double battant* est ouverte, ce que le Cercle freudien, pour sa part, a toujours su depuis sa fondation, ce qui se dit « l'hétérogène », à entendre non comme un simple syncrétisme mais comme une dynamique des approches visant moins un consensus qu'il n'active un dissensus fécondant des trouvailles, autant dans nos débats au Cercle, que pour chaque analyste dans sa pratique mettant en tension diverses modalités ou tonalités de l'attention flottante promue par Freud. Tonalité de l'écoute qui peut évidemment varier beaucoup selon *qui* on reçoit a priori, adulte névrosé ou pervers, ado, enfant ou bébé, ou « fou manifeste » dit psychotique, etc., et selon les moments d'une cure.

Mais il me paraît qu'en dosage infiniment variable, l'écoute de l'analyste peut s'inventer au cas par cas en se repérant et en jouant *entre* ces deux bornes extrêmes, ces bornes exclues (comme dans un ensemble dit ouvert) : **(1)** celle de la *folie* intrinsèque au

parlêtre, *qui en s'exaspérant* vire au pire de la « douleur d'exister » (Olivier Grignon), **(2)** celle de la *raison* censée l'humaniser *qui en s'absolutisant* en machine à calcul engendre un nouveau tour de folie menaçant l'ex-sistence même du sujet à l'inconscient, de ce qu'il forclôt l'instance de l'Autre.

Pour autant que la psychanalyse se distingue de la magie, chacun de nous est amené à s'efforcer de rendre compte de ce qui se passe dans la « boîte noire » des lieux-dits des cures, quand il s'y passe quelque chose. Depuis 22 ans que je suis au Cercle freudien, j'ai beaucoup appris des collègues, et je voudrais pour finir en évoquer deux parmi beaucoup d'autres possibles, qui m'ont singulièrement marqué, en ce que tous deux, dans des styles très différents et en partant *a priori* de bords opposés sur ce que j'appelle l'arc analytique de la pratique, et qu'on pourrait aussi bien d'ailleurs appeler d'un tour moins guerrier un éventail <sup>8</sup>, ces deux-là m'ont particulièrement introduit à la subtilité de l'éthique de l'analyste, que je résumerai dans ces deux mots : ***oser et doser***.

*Oser* être assez « fou » pour, en faisant ce métier réputé impossible, toucher à cette « nécessaire » folie humaine qui sous-tend les inhibitions, symptômes et angoisses du parlêtre, ou qui s'expose plus crûment, voire cruellement dans la détresse. À savoir : participer de cet insensé « *sauter par-dessus soi-même* » que propose Nietzsche, sans quoi le vivant qui parle n'ira pas jusqu'à en *ex-sister* (« *vivre, ce qui s'appelle vivre* »)... Mais *doser* ce toucher à l'infini, invivable comme tel, où le même Nietzsche finit par s'abîmer, en n'oubliant pas que l'analysant, *l'autre-là* de l'analyste, n'est pas pur « être-là » (comme disent les philosophes) au milieu de nulle part, et que l'opération analytique n'est pas de l'enfoncer dans la « destitution subjective » ou le « désêtre », de l'y maintenir et noyer, mais de lui faire aborder sa folie sous-jacente, ou de l'accueillir dans tous ses états si elle est manifeste, oui mais pour l'en faire revenir nulle part ailleurs que sur terre, en répondre. Autrement dit, de l'ouvrir à son temps d'y exister entre deux morts dans une réalité désormais frappée d'un coin de réel, ne cédant pas sur son désir mais pas sans capacité d'autodérision. Ou encore : de lui offrir de « se tenir au monde », et s'y « tenir dans l'ouvert » comme me le formulait un analysant venu chercher chez l'analyste non un secours ou une réparation ni même un savoir, mais une éthique...

---

<sup>8</sup> je pense au beau poème éponyme de Mallarmé

*Avec comme pour langage*  
*Rien qu'un battement aux cieux*  
*Le futur vers se dégage*  
*Du logis très précieux*

Je me réfère donc d'abord à Olivier Grignon, dont je souhaiterais qu'au Cercle on se donne l'occasion de revenir sur son travail aiguisé de « guérillero<sup>9</sup> de la psychanalyse », comme je l'appelle amicalement par-devers moi, en particulier ce texte parmi d'autres qui met vraiment sur la brèche, *Peut-on réduire l'analyse à son ultime ?*. Illustrant peut-être ce que j'ai appelé au début, un peu étourdiment, un « double tour entre folie et raison », je condenserai l'apport d'Olivier dans ce qu'il appelle sa « critique lacanienne du lacanisme », par le geste souvent réitéré de nous indiquer que le « *point d'écoute inouï* » attendu pour qu'il y ait de l'analyste ne peut que toucher à quelque espace « *quasi-psychotique* », ce qu'il nomme encore « psychose qui n'est pas la psychose », mais à condition d'en mesurer la limite, puisqu'il s'agit, de ce tour de folie requise de l'analyse de l'analyste, **d'en répondre** : « il s'agit de nous en servir pour sortir les patients de leur folie plutôt que de les rendre fous. ». Autrement dit, une cure menée à son ultime est, écrit-il, « une expérience de folie induite par la psychanalyse », mais « c'est à manier avec précaution », il s'agit de « s'en porter responsable pour en faire une expérience... donc ne pas réduire l'analyse à son ultime ». Insistance ici sur le joint réel/symbolique : moins symboliser le réel que « *faire du symbolique avec du réel* ». Je n'en dis pas plus, à suivre...

Le deuxième nom est évidemment celui de Michèle Montrelay, dont je ne ferai ici que souligner les audaces dans son travail d'invention de la psychanalyse continué sur des décennies, pas seulement pour penser le féminin (et le masculin) au-delà des interrogations freudiennes sur le « continent noir » et des indications logiciennes de Lacan, mais pour renouveler les modalités même de l'écoute analytique en prêtant consistance à une *mémoire du corps* qui touche à ce que Freud appelait le « noyau » intraitable de l'inconscient, et appelant dans la pratique à mettre en jeu un « *champ flottant* ». Ce qui l'a amenée, pour tenter d'en rendre compte, à des voies de théorisation faisant appel aussi bien à ces discours sur la « transmission de pensée » qui ont déjà interrogé Freud, qu'à des performances artistiques ou au plus impensable de la physique quantique. Insistance donc sur ce que j'appellerais une *imaginarisation du réel* au regard même de sa symbolisation. Je n'en dirai pas plus, puisqu'elle a mis et continue de mettre au travail beaucoup d'entre nous, depuis la tenue ces dernières années de son séminaire au Cercle jusqu'à sa présence émouvante à la journée du 17 novembre dernier, et dans le présent, la sortie prochaine aux éditions Campagne Première d'un livre rassemblant ses principaux articles, et la préparation par un groupe au Cercle de deux numéros de *Che vuoi*...

En bref, pour mettre un terme sinon en finir, je condense mon propos en deux traits :

---

<sup>9</sup> Guerillero non pas au sens militaire du guerrier au plus loin du soldat, mais celui qui secoue la tribu, ne la laisse pas au repos, au ronron de ses mots.

1. Pas de psychanalyse sans toucher à de la folie, y compris dans la névrose à des points de folie dans les sous-sols de soi... même pas drôle, dira le souffrant... mais comment ne pas, si une analyse ne se réduit pas à un coup de pouce thérapeutique ?

2. Pas de psychanalyse sans en revenir, de ces contrées hors scène du monde, souvent mortifiantes parfois extatiques, mais en revenir pas-tout, pas-tout normal, même un peu allumé, ne serait-ce qu'à *cligner des mots*.

Et j'ajouterai cette petite note clinique :

Si je m'en tenais à un seul critère pour repérer que de l'analyse est en train de s'effectuer, et c'est valable pour tout analysant, y compris et surtout ledit psychotique, ce serait quand il peut arriver que la très sérieuse folie grave que signale l'angoisse, s'éclaire d'un trait d'auto-dérision, et que ça rigole un peu entre nous, entre les deux rives du cours de l'analyse – *petite rigole fofolle à se vivre*.